

I - L'évasion

Kenza ne se souvenait pas d'avoir vécu un seul jour sans ressentir la peur. Ce sentiment confus qu'elle aurait été bien en peine de définir, faisait partie de sa vie depuis le jour de sa naissance et avait grandi avec elle. Et il était devenu encore plus fort après la naissance de son frère Bilal, son cadet de six ans. Aujourd'hui, Bilal avait sept ans.

Pourtant, malgré cette peur diffuse, la vie avait été douce et luxueuse lorsqu'ils vivaient avec leurs parents dans le superbe immeuble de style vénitien, au-dessus de la route de la corniche, dans un quartier chic d'Alexandrie. Leur père était un universitaire reconnu dans le monde entier. Professeur à l'université, spécialiste de l'Égypte ancienne, notamment des rois de la III^{ème} dynastie de l'Ancien Empire, il parcourait le monde pour donner des conférences ou participer à des colloques. Sa mère était employée à la toute nouvelle Bibliotheca Alexandrina et, elle aussi, était fort occupée.

La famille vivait dans une certaine aisance, fréquentant des personnages importants dans différents cercles intellectuels, passant les vacances dans des villégiatures de bord de mer, vivant à la mode européenne. Yssani avait été embauchée pour servir de nounou aux

enfants que les parents n'avaient guère le temps de garder. Si Kenza ne parvenait plus à convoquer dans sa mémoire les traits de son visage, elle se souvenait parfaitement de son odeur et de cette sensation si douce lorsque la jeune femme la portait dans ses bras pour la déposer sur le sable fin de la plage, à quelques centaines de mètres de la maison.

Depuis ses six ans, Kenza fréquentait une école anglaise très huppée et Yssani l'y accompagnait tous les jours en portant ses livres et ses cahiers. La fillette adorait l'école et passait de longues heures à lire toutes sortes de livres, notamment des histoires d'amour à l'eau de rose ou des histoires d'espionnage qu'Yssani lui achetait dans le kiosque voisin lorsqu'elle avait quelques sous. Sa mère lui reprochait ces lectures si « ordinaires », préconisant plutôt ouvrages sérieux et études des textes anciens, mais l'enfant trouvait dans ces romans populaires un moyen d'évasion extraordinaire capable de faire disparaître le monde réel, si tristement banal.

Kenza n'avait jamais aimé quelqu'un aussi fort que sa nounou, jeune femme au teint doré comme du pain d'épices et à l'odeur capiteuse d'orange et de cannelle. Originnaire de Haute Egypte, non loin du barrage d'Assouan, Yssani était entrée dans la famille avec simplicité et discrétion et ses bras étaient devenus des remparts de protection pour la petite fille.

En 2011, ses parents, grands intellectuels engagés, s'étaient lancés à corps perdu dans la révolution qui avait conduit à la démission du président Moubarak. Cette période avait été particulièrement exaltante pour les adultes et la rue résonnait de cris de joie, de chants entonnés en chœur, de mots d'ordre libérateurs. Kenza était très jeune, mais se souvenait bien de tous les hommes et femmes, vêtus à l'européenne, parlant anglais et arabe mélangés, qui fréquentaient l'appartement familial, devenu l'épicentre de cette petite communauté révolutionnaire. Des discussions sans fin se poursuivaient pendant des nuits entières, chacun y allant de son analyse de la situation politique. Tous croyaient à des lendemains meilleurs et une sorte de frénésie joyeuse s'était emparée de leur groupe comme du pays tout entier.

Il y avait eu de nombreuses manifestations plutôt festives, une répression féroce, mais le peuple avait tenu bon et avait obtenu la chute du tyran. Ses parents n'avaient pas caché leur joie de voir enfin l'ancien monde basculer.

Mais la joie avait été de courte durée, car, petit à petit, les militaires avaient pris le contrôle du gouvernement et une nouvelle chape de plomb était tombée sur le pays. Les rencontres entre contestataires s'étaient multipliées, de plus en plus sombres, de plus en plus inquiètes, de plus en plus secrètes. C'est dans ces circonstances que Kenza avait entendu le nom du personnage qui allait hanter ses cauchemars pendant de longs mois, le général Voufarès. Ce militaire qui avait mené sa carrière sous la houlette du président Moubarak avait eu la bonne idée de « lâcher » son mentor juste avant l'effondrement final. Depuis cinq ans, il avait gravi tous les échelons et se trouvait à présent à la tête des forces spéciales chargées de pourchasser les « terroristes » qui voulaient mettre à mal le gouvernement.

Pour la famille de Kenza, les difficultés avaient commencé deux ans auparavant, lorsque sa mère avait été renvoyée de la bibliothèque sans explication. Il n'y avait aucune raison valable à ce licenciement et c'est à ce moment précis que la peur était entrée dans la maison. Son père avait conservé son travail mais n'était plus autorisé à donner des conférences ou à publier des articles. Il ne pouvait plus quitter le pays et était devenu une sorte de paria au sein même de l'université. Les étudiants qui avaient fréquenté la maison pendant des années se firent de plus en plus rares puis disparurent. La famille avait conservé l'appartement sur la corniche mais la vie n'avait plus jamais été la même.

Kenza avait dû quitter son école et avait été envoyée dans une petite institution de quartier plus modeste, ne bénéficiant pas des mêmes avantages que la précédente. Elle se souvenait du jour où elle avait dit adieu à ses deux meilleures amies, Amany et Aya, qu'elle n'avait plus jamais revues. Sa famille déclassée était devenue infréquentable par ceux qui craignaient d'être entraînés dans sa chute. La douleur de cet arrachement avait été moindre par rapport à celle ressentie

lorsque Yssani les avait quittés. Il n'y avait eu aucun adieu. Simplement, un matin, Yssani n'était plus là et la mère de Kenza n'avait fourni aucune explication, sans prendre en compte le chagrin de sa fille. Celle-ci avait pleuré en silence comme on l'avait toujours entraîné à le faire.

Bilal avait cinq ans et était déjà un enfant sortant de l'ordinaire.

La litanie des parents avait commencé, pourchassant la jeune fille partout dans l'appartement :

- Kenza, fais attention à ton frère ! Kenza, occupe-toi de Bilal ! Kenza, tu ne dois pas le quitter des yeux !...

La fillette aimait son frère mais elle supportait difficilement de devoir prendre garde à lui en permanence comme s'il passait toujours en premier. Puisque la nounou n'était plus là, il lui revenait la charge de veiller au bien-être du petit garçon.

Un jour, elle avait surpris une conversation entre ses parents à propos de Bilal. Elle n'avait pas tout compris, mais il ressortait de cette discussion que l'enfant était promis à une destinée prestigieuse, qu'il était un descendant des grands prophètes et que du sang divin coulait dans ses veines. Les deux adultes, pris par l'inquiétude quant à la situation du pays et à leur propre avenir, se laissaient emporter dans des délires qui parurent incompréhensibles à la fillette. Son père avait même parlé des pharaons dont son fils serait un héritier qu'il fallait préserver si on voulait qu'il sauve l'Egypte et le monde entier. Kenza eut le sentiment qu'ils avaient perdu raison. Revenait sans cesse dans leurs discours le nom d'Imhotep, médecin d'un pharaon dont elle avait oublié le nom, personnalité adorée par son père qui avait rédigé de nombreux articles le concernant. Elle, ne voyait dans son petit frère qu'un enfant plutôt turbulent, aimant commander, mais sachant se montrer très tendre. Lorsqu'elle le voyait jouer avec sa poupée de chiffon qu'il avait nommée Mister Jones sans qu'on sache bien pourquoi, elle se persuadait que ses parents se fourvoient.

Pourtant, dès le lendemain, son père et sa mère l'avaient convoquée dans le bureau du chef de famille. De façon solennelle, ils lui avaient fait part de leur peur concernant l'avenir de Bilal.

- Kenza, il vous faut être courageuse comme nous l'avons été. Des forces obscures sont à l'œuvre et vont chercher à s'emparer de votre jeune frère, avait commencé son père.

- Pourquoi ? Que veulent ces gens ?

- Bilal est un être d'exception et il est promis à un avenir radieux s'il échappe à nos ennemis. Nous ne pouvons pas vous en dire plus, mais vous devez être consciente que votre frère est potentiellement celui qui pourra sauver notre monde.

Abasourdie par ces nouvelles, la jeune fille n'avait plus osé intervenir. Son père lui avait fait promettre de ne jamais abandonner son cadet quoi qu'il arrive. S'approchant d'elle, il lui donna une pochette de soie noire et lui enjoignit de la glisser sous sa chemise.

- Ne vous séparez jamais de cette pochette. Vous y trouverez le contact de personnes importantes qui pourront vous venir en aide quand le besoin s'en fera sentir. Je vous enjoins de ne pas l'ouvrir tant que vous ne serez pas réduite aux pires extrémités.

Ce disant, il glissa doucement le cordon auquel était attachée la pochette autour de son cou. Elle trouva le tissu froid contre sa peau et fut secouée d'un long frisson.

- Vous ne devez parler de cela à personne même à ceux qui vous viendront en aide le moment venu. Vous devez vous méfier de tout le monde. Les traîtres sont partout et il faut vous montrer prudente. Je suis sûr que vous saurez agir quand il sera temps.

Cette conversation avait eu lieu deux semaines avant que ses parents ne disparaissent. Partis à une réunion de quartier regroupant quelques-uns de leurs anciens amis, toujours décidés à faire évoluer la société, ils n'étaient jamais revenus. Kenza avait attendu plus de deux jours avant d'oser frapper à la porte de l'appartement d'en face, celui de la famille Aswani. Ces gens d'ordinaire si affables et gentils s'étaient montrés froids et distants. Ils avaient affirmé qu'ils ne savaient rien quant au sort de leurs voisins et qu'il faudrait, dorénavant, ne plus venir les importuner.

Kenza n'avait pas pleuré la disparition de ses parents. Elle ne s'était jamais sentie proche d'eux, trop occupés par leur travail, leurs réunions politiques, leur fils. Et elle s'en voulait de ne pas les avoir

assez aimés alors même qu'ils venaient de disparaître. Elle reporta cet amour qu'elle n'avait pas su donner sur son petit frère. L'enfant était alors âgé de six ans et on aurait dit qu'il comprenait la gravité de la situation. Il ne se mettait plus en colère, restait silencieux et fixait le monde avec ses yeux d'ambre sombre qui semblaient pouvoir vous transpercer. Il trimballait toujours avec lui sa poupée Mister Jones, salie et vieillissante, ses longs cheveux de tissu délavés et tordus. La nuit, il la serrait contre son cœur comme si elle avait le pouvoir de le protéger.

Kenza et Bilal avaient été recueillis par une lointaine cousine du père des enfants, Anya Absout, qui habitait un quartier populaire de la ville, bien loin de la splendeur de l'ancien immeuble vénitien qu'il avait fallu abandonner. Le bâtiment, construit avec des matériaux de mauvaise qualité, semblait toujours prêt à s'effondrer. Il fallait subir les coupures de courant ou d'eau assez fréquentes. Des punaises couraient sur les matelas et les draps et des cafards envahissaient la cuisine de temps à autre. Les deux enfants s'entassaient dans une chambre avec trois autres cousins qui les regardaient sans affection. La promiscuité n'aidait pas à des élans de tendresse. Kenza n'allait plus à l'école et devait aider sa « tante Anya » à vendre des oranges sur le trottoir en bas de la maison. Si elle aimait le spectacle de la rue si vivant où les carrioles croisaient les voitures et les tramways, où une population bariolée cohabitait dans une certaine jovialité, elle se désespérait de ne plus pouvoir ouvrir ses chers livres qu'elle avait dû abandonner dans l'ancien appartement.

Un soir du dernier été, la police s'était présentée à l'appartement des Absout. Les policiers avaient posé de nombreuses questions sur la famille, sur les habitants de l'appartement et notamment sur Kenza et Bilal. Terrés au fond de la chambre, les enfants tremblaient de peur. Tante Anya avait répondu qu'il s'agissait de jeunes cousins, originaires de Dairout, au sud, et venus passer quelques jours à Alexandrie. Kenza se demandait pourquoi la cousine racontait de tels mensonges mais n'osa pas protester. Les policiers n'avaient pas insisté, mais les parias avaient dû quitter l'appartement. Tante Anya avait expliqué à Kenza que les autorités recherchaient tous les

proches des personnes disparues lors des différentes purges.

- Ce sont les troupes aux ordres du général Voufarès. On n'aime pas beaucoup prononcer son nom par ici.

Sans qu'ils comprennent pourquoi, la police était à leurs trousses et il n'était pas prudent qu'ils restent ici. On ne savait pas ce qu'il advenait de ceux qui avaient le malheur de tomber entre les mains des autorités. Kenza était persuadée que les militaires recherchaient surtout son frère mais elle préféra ne rien dire.

On avait caché les enfants chez des connaissances de la famille, dans un quartier excentré, une sorte de bidonville à ciel ouvert où s'agglutinaient toute une foule interlope venue de la campagne chercher un meilleur sort. Ils vivaient dans un réduit sans fenêtre à l'arrière de la boutique d'un vendeur de savates aveugle qui ne leur adressait jamais la parole. Une femme leur portait à manger une fois par jour et ils ne pouvaient sortir de leur cachette que lorsque le soleil était couché et encore, ils devaient rester à proximité de la boutique.

C'est à ce moment-là que Tarek était entré dans leur vie.

Tarek était un ancien étudiant du père de Kenza et Bilal. Il était âgé de dix-neuf ans et, en hommage à son maître qu'il vénérât, il s'était donné pour tâche de protéger les deux enfants. Le jeune homme était un des favoris de leur père et il passait souvent à l'appartement. Au contraire des autres, Tarek semblait s'intéresser à la jeune fille et il avait toujours un mot gentil à lui glisser à l'oreille. Kenza se sentait troublée lorsqu'il la regardait, mais elle n'aurait pas su dire pourquoi. De plus, il était un des derniers à rendre visite au professeur même lorsque celui-ci était tombé en disgrâce.

Tarek passait les voir tous les jours et apportait souvent une friandise pour Bilal et, parfois, un petit livre pour la jeune fille qui put reprendre ses lectures. C'est certainement grâce à cela qu'elle parvint à tenir le coup malgré la peur omniprésente et la certitude que l'avenir ne leur réservait rien de bon.

Un soir, Tarek annonça qu'un groupe secret, proche de son père et de ses idées allait organiser leur évasion.

- Vous ne pouvez plus rester à Alexandrie. Nous avons appris que le

général Voufarès vous recherche. Votre cousine Anya a été interrogée pendant deux jours, mais elle n'a rien lâché.

- Mais enfin, pourquoi nous recherche-t-il ? Qu'avons-nous fait ?

- Vous n'avez rien fait Kenza, mais il veut mettre la main sur votre frère Bilal.

La jeune fille avait failli partager avec lui les informations transmises par ses parents juste avant leur disparition, elle posa la main sur la pochette se balançant sur sa poitrine, mais renonça au dernier moment, sans pouvoir s'expliquer ce geste.

- Quel est ce groupe ? Mon père m'a toujours dit de me méfier de tout le monde, êtes-vous sûrs d'eux ?

Tarek la dévisagea un moment sans répondre. Elle lut une immense tendresse dans ses yeux qui la fit rougir de façon surprenante.

- Votre père avait raison. Vous devez être méfiante Kenza mais, pour ce qui est de ce groupe, je peux vous assurer qu'ils ne veulent que votre bien. Ils s'appellent les compagnons d'Imhotep et votre père en a été un des membres fondateurs.

- Imhotep, je me souviens qu'il en parlait souvent...

Devant l'ignorance de l'adolescente, Tarek prit le temps de lui expliquer quel était ce personnage de l'Egypte ancienne que son père avait adulé.

Imhotep était un fils d'un architecte et était devenu un personnage très important dans le royaume durant le règne de Djéser, pharaon de la IIIème dynastie. Il était à la fois sculpteur, charpentier, architecte et avait été le fondateur de nombreuses édifications dont le complexe funéraire de Saqqarah réalisé pour son maître. Ce complexe situé au sud du Caire pouvait encore se visiter. Mais Imhotep était également un philosophe ainsi que le grand prêtre d'Héliopolis, celui qui avait permis le développement de la médecine égyptienne.

- On dit que cet homme avait des pouvoirs magiques, poursuivit le jeune homme, emporté par la passion. Un vieux papyrus retrouvé à Saqqarah prétend qu'il pouvait se transformer en scarabée et en n'importe quel animal !

- Je comprends pourquoi mon père s'intéressait à un tel homme, car

il adorait toutes ces légendes, mais je ne vois pas ce que peuvent être ces fameux compagnons ! répondit Kenza, toujours aussi circonspecte.

- Le nom d'Imhotep signifie « le sage qui entre en paix » et il était un homme de savoir. Il devint le patron des scribes sur la terre, c'est-à-dire le représentant du dieu Thor. En ce sens, de nombreux égyptiens aujourd'hui se réfèrent à sa sagesse et ils pensent qu'en suivant son enseignement, ils parviendront à instaurer la paix dans notre pays. C'est ce que croyait votre père et c'est pour cela qu'on a voulu le faire taire.

- Quel rapport cela a-t-il avec Bilal ? insista l'adolescente.

Cette fois, Tarek se troubla et tenta d'éluder la question.

- Je ne sais pas exactement, mais je sais que ton père pensait que ton frère était un enfant à part et qu'il fallait le protéger, déclara-t-il finalement, passant au tutoiement sans s'en rendre compte.

- Tout cela je le sais, s'écria Kenza avant de poursuivre, depuis qu'il est né, je dois veiller sur lui, c'est la mission que m'ont transmise mes parents, mais ces gens dont vous parlez, ces compagnons d'Imhotep, comment connaissent-ils Bilal et que lui veulent-ils ?

Face à tant d'insistance, l'étudiant fut obligé de répondre même si son explication parut bien obscure à Kenza.

- Tu vois, une légende prétend qu'Imhotep était capable de changer de corps, de se réincarner si on peut dire et certains prétendent qu'il a pu le faire tout au long des siècles et qu'à chaque génération, un être humain est une réincarnation du grand sage. C'est ce que les compagnons d'Imhotep croient ou plutôt ce qu'ils espèrent.

- Et ils croient vraiment que Bilal est la réincarnation de cet homme mort il y a plus de trois mille ans !

Ce disant, l'adolescente jeta un regard trouble à son jeune frère qui dormait sur l'unique lit de la pièce, mordillant son majeur, un filet de bave s'écoulant de sa lèvre inférieure et serrant sa vieille poupée contre son cœur.

- Je sais bien que ça a l'air fou, mais c'est à peu près cela. Ils pensent que Bilal peut être porteur du même idéal que celui qu'ils vénèrent. Je ne sais pas bien l'expliquer, mais tout cela est très sérieux et c'est

pourquoi ils veulent le faire sortir d'Alexandrie pour qu'il ne tombe pas dans les mains du général Voufarès.

À l'écoute de ce nom, Kenza ne put s'empêcher de frissonner. Finalement, qu'importait que ces gens soient un peu fous s'ils leur voulaient du bien et s'ils les aidaient à se sortir des griffes du terrible général qui, elle en était sûre, était responsable de la disparition de ses parents. Elle donna donc son accord à Tarek.

Une semaine était passée depuis cette conversation et Kenza s'impatientait, car le jeune homme n'avait plus donné signe de vie. De plus, lors de leur dernière sortie nocturne, elle avait surpris une conversation entre deux voisins de l'échoppe du cordonnier. Les hommes s'entretenaient à voix basse dans l'encoignure d'une porte et la jeune fille entendit distinctement prononcer le prénom de son frère.

- Il va attirer le malheur sur notre quartier s'il reste encore longtemps chez ce cordonnier misérable ! affirma l'un.

- On dit que ce Bilal est maudit et que toute la police d'Alexandrie le recherche, répondit l'autre.

Il n'y avait plus à tergiverser ; il fallait rapidement quitter la ville.

Tarek sembla avoir entendu cet appel, car il revint le soir même accompagné d'un drôle de personnage que le cordonnier et sa femme saluèrent de façon cérémonieuse. Ce devait être un individu important. Il était enveloppé dans une grande houppelande de cotonnade rayée et portait un turban blanc enroulé autour de son crâne qu'il remontait sur son visage. On ne pouvait apercevoir que ses yeux sombres comme deux grands lacs noirs dont on n'apercevait pas le fond.

Il avait une voix métallique et froide bien qu'il parlât toujours avec le plus grand calme et une extrême politesse. Cela vous donnait l'impression que, sans qu'on y prenne garde, ses mots entraient dans votre cerveau.

S'il salua courtoisement la jeune fille, il prit plus de temps pour apprivoiser le petit Bilal qui tomba rapidement sous le charme de l'arrivant. Sa sœur s'étonna de l'entendre discuter à voix basse avec l'homme, lui qui pouvait rester des journées entières sans ouvrir la

bouche.

Pendant ce temps, Tarek expliqua que l'évasion aurait lieu la nuit suivante et que celui qu'il appela « l'ustadh » viendrait les chercher pour les mener hors de la ville.

- Une voiture vous attendra près du pont Al Qebary et vous conduira de l'autre côté du lac Mariout. C'est après que vous prendrez la route du désert d'où l'on vous conduira dans un lieu sûr.

- Viendrez-vous avec nous ? demanda la jeune fille, apeurée à l'idée de se retrouver seule avec cet homme qu'elle ne connaissait pas.

- Il ne vaut mieux pas, je sais que l'on me surveille et je pourrais attirer l'attention sur vous.

Comme Kenza laissait voir son désarroi, Bilal s'approcha d'elle et lui glissa à l'oreille :

- N'ai pas peur, le professeur saura nous conduire où il faut !

Il posa alors sa petite main dans celle de sa sœur et lorsqu'elle leva les yeux vers lui, il lui sembla que l'enfant était transformé. Il avait gagné une maturité soudaine qui durcissait ses traits de garçonnet et lui donnait l'air plus vieux qu'il n'était en réalité. Elle sentit une vague de tendresse monter en elle et le serra dans ses bras pendant quelques secondes.

Elle donna son accord pour le rendez-vous du lendemain.

Pendant la nuit, Kenza fut visitée par le même rêve que toutes les autres nuits depuis la disparition de ses parents. Ce n'était pas réellement un cauchemar, plutôt un rêve qui la mettait mal à l'aise et dont elle sortait épuisée. Il n'y avait pas d'élément à retenir, une chronologie précise, mais une suite ininterrompue d'images qui s'enchaînaient les unes aux autres sans qu'elle puisse en dégager un sens. Cependant, elle avait l'impression confuse que ces rêves tentaient de la mettre en relation avec une personne qui, de loin, essayait de la reconforter. Elle entendait comme une voix sourde qui appelait son nom et se faisait de plus en plus pressante au fur et à mesure que la nuit avançait.

Et ce matin, alors que leur évasion était programmée pour le soir même, elle s'était réveillée avec ce furtif sentiment de peur qui ne la quittait pas.

Bilal était particulièrement calme et jouait tranquillement dans un coin sans ressentir l'angoisse de son aînée.

Elle passa la journée à guetter à travers l'unique fenêtre grillagée qui éclairait chichement la petite chambre où ils étaient relégués. Chaque bruit inhabituel la faisait sursauter, des éclats de voix dans la rue l'emplissaient de sinistres pressentiments.

Les heures passaient si lentement qu'elle imaginait ne jamais voir la fin du jour. Lorsqu'on leur servit le repas de midi, un mélange de blé et d'aubergines, elle refusa de toucher à son assiette. Bilal qui, au contraire de d'habitude, mangea de bon appétit la força à se nourrir :
- Il faut manger Kenza, car nous allons avoir besoin de forces pour ce soir.

Devant son insistance, elle finit par céder et grignota du bout des lèvres.

Dans l'après-midi, la chaleur devint infernale dans la petite chambre et la jeune fille s'endormit d'un sommeil lourd et sans rêves. Quand elle se réveilla, le jour baissait déjà.

L'attente reprit. Au bout d'une demi-heure, l'homme de la veille, « l'ustadh » revint. Il distribua aux enfants des tenues campagnardes, une robe longue pour Kenza avec un voile et une djellaba de coton pour Bilal.

- Vous passerez inaperçu avec ces tenues. N'hésitez pas à remonter ce voile sur votre visage, indiqua-t-il à la jeune fille.

Avec quelques réticences, l'adolescente passa cette tenue sur ses vêtements européens tandis que son frère semblait ravi de ce nouvel accoutrement. Bien qu'il se montrât parfaitement courtois et attentif, elle ne parvenait pas à faire confiance à cet homme qu'elle connaissait à peine et si Bilal ne s'était pas montré aussi amical avec lui, elle aurait certainement renoncé à le suivre. Elle faillit le faire quand l'homme expliqua comment la fuite allait se dérouler.

- Kenza, vous allez partir la première. Il vous suffit de prendre la rue sur la droite, de traverser le grand boulevard et de vous engager dans la ruelle, un peu plus loin sur la gauche. À quelques mètres de là, vous trouverez une vieille camionnette. Attendez-nous là et nous vous rejoindrons au bout de quelques minutes.